

La grande désillusion des architectes

Ils rêvent de bâtir des villes, de réinventer les espaces, de laisser leur trace. En Belgique, le nombre d'inscrits en faculté d'architecture augmente chaque année. Paradoxalement, les architectes fuient la profession avant d'atteindre les 35 ans.

CLARA MAINDIAUX

On nous dit : « Tes meilleures années, ce sont tes années d'université », raconte Julie (prénom d'emprunt), étudiante en master à l'UCLouvain sur le campus de Bruxelles. « Mais on galère déjà, je ne veux pas que ce soit ça mes meilleures années. » Entre les cours, les charrettes (périodes de travail intense avant la remise d'un projet) et les jurys, ses camarades de classe ont fait le compte : c'est une moyenne de 9 h 45 de travail par jour, week-ends compris, qu'ils ont dédiée à l'université. En France, où la formation universitaire des architectes est similaire, une étude réalisée en 2023 par l'Union nationale des étudiants en architecture alerte sur l'état de santé et l'hygiène de vie alarmants de ces derniers : « 73 % d'entre eux ont déjà vécu une période prolongée de tristesse, d'anxiété et/ou de dépression. »

Malgré ce tableau peu flatteur, en Belgique, la popularité des études d'architecture ne cesse de croître. Pour l'année académique 2025-2026, l'ULiège n'attend pas moins de 450 étudiants et étudiantes en première année, nombre qui a doublé sur les cinq dernières années. Pour l'UMons, c'est un record, avec 300 nouveaux inscrits, ce qui représente une hausse de 27 % par rapport à l'année précédente, et qui est encore susceptible de grandir, puisque les étudiants ont encore jusqu'au 30 septembre pour s'inscrire. Les auditoriums de la faculté La Cambre-Horta, quant à eux, ont explosé de 70 % entre 2019 et 2024, d'après *La Libre Belgique*.

« Oui, ils sont plus de 1.000 inscrits en première année aujourd'hui. Mais 30 % d'entre eux sont des Français qui repartiront exercer dans leur pays après avoir reçu leur diplôme », nuance Francis Metzger, président du Conseil francophone et germanophone de l'Ordre des architectes (OA). « De nos jours, les études d'architecture ouvrent à des tas de métiers annexes, comme l'immobilier, la recherche, les images de synthèse, etc. », ajoute-t-il.

Il regrette toutefois l'époque où un professeur était disponible pour quinze étudiants. Un ratio idéal, mais loin de la réalité de Fani (architecte à Bruxelles) quand elle travaillait pour l'ULB : elle se souvient avoir donné cours seule à une classe de 50 élèves. Paul (prénom d'emprunt), quant à lui, était récemment convié à participer aux jurys en tant qu'architecte invité. « On m'a dit : "Soit l'élève est bon et tu lui mets 18/20. Soit, il est moyen et tu lui mets 5/20 au lieu de 10/20, parce qu'il faut réduire la masse d'étudiants". »

Il y a donc peu à parier que cet engouement pour ces études améliore le confort des étudiants ou celui des professeurs. Selon Julie, les élèves de première année sont déjà tellement nombreux que, par manque d'espace, ils sont obligés de travailler dans les couloirs.

Exode massif

D'après le Conseil des architectes d'Europe (ACE), en 2024, 48 % des architectes belges étaient âgés de moins de 35 ans. Le rapport n'explore pas les causes d'un tel déséquilibre. Est-il le résultat en cascade de l'augmentation des étudiants et donc des diplômés en architecture ? D'après les rapports annuels de l'OA, il y a en effet une évolution dans le nombre de certificats de fin de stage (deux années obligatoires après l'université pour pouvoir signer ses plans en son nom) octroyés : de 247 en 2011 (le plus vieux rapport annuel disponible sur leur site), il grimpe à 342 en 2024. Mais cette hausse peut-elle justifier à elle seule la supériorité numérique des moins de 35 ans dans le métier ?

De son côté, Dear Architect, collectif militant pour un changement systémique du secteur, explique ces chiffres par un taux d'abandon élevé autour des 35 ans. Cette théorie est étayée par un autre pourcentage, issu du même rapport : en 2024, seule la moitié des architectes pensait continuer certainement ou probablement la profession jusqu'à l'âge de la retraite. « Parmi mes amis

d'étude, il y a bien un tiers d'entre nous qui n'est plus architecte aujourd'hui », confirme Rosalie, elle-même reconvenue en boulangère et membre de l'Architecture qui dégenre, une plateforme qui analyse et déconstruit les dynamiques de genres qui règnent dans l'architecture au quotidien.

En 2018 déjà, le Département culture, jeunesse et média du gouvernement flamand menait une enquête sur les conditions socio-économiques des architectes. Les résultats dévoilaient que la moitié d'entre eux pense parfois à arrêter la profession, et 15 % y pensent souvent. Parmi les raisons de ces abandons, ils citent la précarité financière, les responsabilités trop importantes, la charge administrative et les heures de travail (selon la même source, un architecte consacre en moyenne 50 heures par semaine à son métier).

« Il y a une vraie culture du sacrifice dans la profession », confirme Rosalie. « Beaucoup d'heures de travail, beaucoup de responsabilités, peu de reconnaissance, perte de soi et dévouement. Toutes les conditions sont réunies pour le burn-out... »

« Les gens ne se rendent pas compte que financièrement, c'est difficile », insiste Fani. « Quand on dit ce qu'on gagne, ils ne nous croient pas. » Dans un imaginaire collectif où l'architecte est associé aux professions libérales prestigieuses et rémunératrices comme les avocats ou les médecins, comment expliquer une réalité si éloignée du mythe ?

Travailler plus pour gagner moins

En 2003, poursuivi par la Commission européenne pour atteinte à la libre concurrence, l'OA supprimait les barèmes honoraires mis en place pour défendre la dignité de la profession. Depuis, les architectes ne sont plus réglementés et peuvent fixer librement leurs prix, ce qui a causé une chute libre des tarifs. « Il y a toujours un concurrent au coin de la rue qui est prêt à faire travailler son équipe à des prix défiant toute concurrence », confirme Dear Architect.

Cette tendance n'encourage pas les architectes à définir des prix qui valorisent leur travail. Conclusion : les architectes âgés entre 25 et 35 ans gagnent parfois moins que le revenu minimum mensuel garanti, après avoir réalisé cinq ans d'études, peut-on lire dans *De Standard*. Une précarité accentuée par le statut de faux indépendant (par ailleurs illégal), auquel 80,5 % des architectes s'identifiaient en 2024, rapporte Dear Architect.

Et c'est sans compter la charge administrative liée au métier et les difficultés qu'elle implique : « Aujourd'hui, on est arrivé à l'insupportable au niveau des délais de permis d'urbanisme », explique Francis Metzger. Il faut parfois attendre un an et demi pour l'obtenir, une durée beaucoup plus longue que dans les autres pays européens (quatre à six mois). Pour un architecte, il peut être économiquement difficile de tenir s'il faut attendre aussi longtemps avant de commencer un projet.

« C'est extrêmement décourageant : vous dessinez des plans, vous travaillez et soit vous n'obtenez pas les honoraires nécessaires pour réaliser votre travail de manière satisfaisante, soit les délais sont trop longs », continue Francis Metzger. Une situation qui oblige certains à travailler dans l'illégalité, sans permis et donc sans assurance.

« Il y a une réflexion qui doit se faire au niveau européen par rapport aux rémunérations. Et un vrai travail avec les Régions et le fédéral par rapport à la qualité de vie des architectes, ce qui passe notamment par une réflexion sur la notion administrative qui accompagne le métier », défend Francis Metzger.

Un métier de passion

Un architecte aura souvent recours à la même explication pour justifier ses conditions de travail difficiles : il faut être passionné pour tenir le coup. « Quand t'es passionné, t'es passionné. Mais en y repensant, il y a être passionné et être exploité... », reconnaît Fani.

Malgré le désenchantement général des principaux concernés et bien que la Belgique soit déjà l'un des pays européens comptant le plus d'architectes par habitant selon ACE (1,3 architecte pour 1.000 habitants), le métier continue d'éveiller les vocations. « Comme ils sont nombreux à quitter le métier, il en faut des nouveaux pour les remplacer », plaisante Rosalie. « Et puis comme il y aura plein de nouveaux, ça ne va sûrement pas aider à changer les choses. »



Aujourd'hui, on est arrivé à l'insupportable au niveau des délais de permis d'urbanisme

Francis Metzger
Président du Conseil francophone et germanophone de l'Ordre des architectes

”



Un exemple de reconversion : après des études d'architecture et quelques années dans le métier, Pascal est devenu menuisier.

© AVPRESS.